

L'OISEAU MOQUEUR

Sean Stewart

L'OISEAU MOQUEUR

roman

*Traduit de l'anglais
par Nathalie Mège*

Titre original :

MOCKINGBIRD

Première publication : Ace Books, New York, 1998

. Sean Stewart, 1998

Pour la traduction française :

. Calmann-Lévy, 2006

ISBN 2-7021-36745

1

Pour aller au fond du fond, comme disait toujours maman, voici l'histoire de ma grossesse, je tiens à ce que ce soit clair dès le départ. Il faut bien avouer qu'entre la magie, les gens partis au cimetière, ceux qui ont refusé d'y rester et les millions de dollars d'enjeux en spéculations pétrolières, ce fut une gestation peu ordinaire ; je mentirais en disant qu'il n'y a eu ni prophétie, ni exorcisme, ni ouragan, or le mensonge me révolte... Cependant, si chaque récit est un voyage, celui-ci porte sur le plus long que j'ai jamais effectué : le parcours entre l'état d'enfant et le jour où l'on devient mère à son tour.

Tout commence celui de l'enterrement de maman.

Admettre devant des tiers qu'un de vos parents sait voir l'avenir, lire dans les esprits, accomplir des miracles et ressusciter les morts vous met dans vos petits souliers. Je l'ai longtemps reproché à maman. Je détestais ces instants de souffrance absolue où telle gosse de l'équipe de base-ball ou telle camarade de lycée me demandait si les histoires qui couraient sur le compte de notre famille étaient vraies et où je ne pouvais que confirmer. Il eût été plus facile – et moins risqué – de rétorquer que notre mère avait juste des côtés excentriques et ne possédait aucun pouvoir particulier. Sauf que j'ai toujours été quelqu'un d'obstinément franc, parfois jusqu'à l'impolitesse. Du coup, lorsqu'on me posait franchement la question, j'étais bien forcée d'avouer que maman était 9 une sorcière et que les mini-divinités qui la dirigeaient existaient pour de vrai.

Mon interlocuteur croyait toujours que je racontais des histoires ou que ma sœur et moi souffrions d'hallucinations pour cause d'alcoolisme, de coups sur la tête, de rites sataniques ou d'exhumation de souvenirs d'inceste. Seulement, ma mère avait beau être une menteuse qui se baladait souvent avec un coup dans le nez et qui me talochait trop à mon goût quand j'étais môme, je vous jure qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée d'idolâtrer les Cavaliers. Ils étaient les collecteurs d'impôts de l'existence. Ils réclamaient leur dû dès qu'elle tirait sur la corde de ses dons. À moins d'être un adorateur du fisc, ça ne rime à rien de croire qu'elle leur vouait un culte.

Mais ses pouvoirs n'étaient pas une vue de l'esprit. Lorsqu'elle prédisait que les cours d'IBM allaient grimper, ils grimpaient, et l'argent qu'empochaient ses investisseurs était bien palpable. Un jour, je l'ai même vue ressusciter quelqu'un – enfin, avec un résultat tellement nul qu'on est tous tombés d'accord, elle y compris, pour ne plus jamais recommencer.

Ce n'était pas vraiment une personne que maman avait ramenée à la vie. C'était Geronimo la grenouille.

Autant que j'explique l'épisode.

Le cachet de la maison de mes parents à Houston tenait dans son superbe jardin situé à l'arrière. Le mur de la cuisine se résumait à une enfilade de portes-fenêtres que maman laissait ouvertes toute la sainte journée,

si bien qu'on n'aurait su dire où finissait le jardin et où commençaient les murs. Ma petite sœur Candy et moi-même passions beaucoup de temps dans la verdure à nous cacher de maman et à attraper des grenouilles. Il faut préciser qu'au début des années soixante-dix, au Texas, les fillettes étaient dingues de poupées. En plus d'une cohorte de Barbie, j'en possédais plusieurs autres, de toutes petites Liddle Kiddles dont les tenues seyaient parfaitement à nos amies palmées. J'ai encore les Polaroid de Geronimo craquant à mourir dans son tutu rose. Au début, il n'aimait pas qu'on l'attrape pour l'habiller, mais, apparemment, il avait fini par s'habituer. Dès qu'on eut fait un peu connaissance, il prit l'habitude de s'asseoir sur nos mains pour se laisser déguiser, 10 pour peu qu'on l'ait acheté à coups d'asticots et autres fourmilions. Le lendemain de mon onzième anniversaire, je découvris son cadavre flottant dans la petite mare en ciment située sous le bananier. Candy et moi fûmes inconsolables. Au début, maman compatit, mais nos gémissements et nos pleurnicheries se mirent vite à lui taper sur le système. Déjà bougonne au naturel, je rendis la vie infernale à tout le monde à force de chougner. À telle enseigne que maman emporta notre batracien préféré dans le dressoir où elle conservait ses fétiches ; qu'elle le fourra dans la case du Prédicateur, alluma un cierge puis nous ordonna de quitter la pièce. Elle eut ensuite recours à une méthode qu'elle avait vu employer à La Nouvelle-Orléans du temps de sa jeunesse, je n'ai jamais su laquelle précisément... Toujours est-il que le lendemain matin, au jardin, nous retrouvions Geronimo occupé à se frayer un chemin pataud parmi les liriopes.

Sauf qu'il n'était pas vraiment vivant. Il ne mangeait plus, ne coassait plus non plus. Il se contentait de vaciller vers nous, comme avide de notre chaleur. Il était pire que mort : l'ombre de lui-même, une Grenouille Zombie horrible et pitoyable. Candy, qui n'avait que sept ans à l'époque, poussait des cris chaque fois qu'il approchait. Je finis par l'aplatir par terre avec une bêche prise dans la resserre. Après quoi je grimpai sur le plat de cette pelle pour coincer feu notre ami contre les dalles du sentier pendant que Candy courait chercher un carton de lait vide. Gero tressautait et tremblait sous mes pieds en tentant de s'échapper. J'ouvris le bec verseur du carton rapporté par ma sœur pour l'y flanquer en tenant le récipient fermé avec le pied, le temps que Candy reparte chercher la grosse agrafeuse sur le bureau de papa. À nous deux, on réussit à fixer les bords du carton l'un contre l'autre. Après quoi on se glissa hors du jardin, courant jusqu'au collecteur d'eaux de pluie pour enfourner dans cette gueule béante le carton du pauvre Geronimo qui continuait à se cogner et à sauter.

Un sale moment. Si je reviens dessus, c'est pour expliquer à quel point les dons de maman étaient réels – même s'ils n'ont pas toujours eu des résultats aussi affreux. Il faut reconnaître qu'au moment où l'on a descendu le cercueil dans le trou, je 11 n'ai pas éprouvé autant de peine que Candy, je n'ai pas pleuré pareil qu'elle : je tendais l'oreille, guettant le bruit que ferait notre mère en cognant contre le couvercle pour sortir.

Je m'appelle Antoinette Beauchamp, ce qui se prononce « Bitchum » par chez nous, et l'ADN est tout ce que je tiens de ma mère. Je suis une matheuse qui a fait des études, membre à part entière de l'Ordre des Actuaire. Et je déteste le mensonge. Alors, que les prières, les possessions et les Cavaliers demeurent dans leur placard, avec les histoires de Sugar, de la Veuve et de la Petite Fille Perdue – que tout ça reste enseveli en compagnie de maman, avec les larmes, les disputes et les vodkas-tomate. Enfoui avec elle, où ça doit être.

Ma mère fomentait des complots jusque dans la mort. Elle s'est débrouillée pour atterrir au cimetière de Glenwood, le plus select de Houston. Être enterrée au-dessus de ses moyens a dû constituer à ses yeux une satisfaction immense.

On aurait dû la mettre à Cherryhurst, ou dans cette ancienne fosse commune sudiste de la guerre de Sécession sur Memorial Drive. Elle aurait pu opter pour l'incinération, ça lui aurait bien ressemblé de demander qu'on disperse ses cendres dans l'océan devant le complexe portuaire de Galveston, qu'on les malaxe dans une sculpture de jardin en glaise ou qu'on les fasse boire mixées avec du citron vert et de la tequila lors d'une veillée funèbre – veillée au cours de laquelle des Gitans cajuns aux yeux soulignés de noir, et accompagnés de chats portebonheur, auraient pianoté sur des accordéons maculés de sueur aux touches d'ivoire craquelées... Mieux encore, purement et simplement, elle aurait pu s'évanouir dans la nature sans qu'on retrouve le corps : disparaître au milieu des jungles du Costa Rica, tomber d'un crevettier dans le golfe du Mexique, voire se faire emporter par une tornade en laissant une unique chaussure de fée pointue taille 39 plantée dans le champ en dessous...

Ç'aurait bien été son genre.

Alors, quelle farce qu'elle ait succombé à un cancer et fini à Glenwood ! Glenwood, c'est le cimetière de la haute société houstonienne, bourré jusqu'à la gueule de patriciens anglosaxons pur sucre : les Hoffheinz, les Holcombe, les Cullen, les 12 Friedrich... Un petit village de cénotaphes en marbre blanc, style retour à l'Antiquité grecque, gravés de patronymes qu'on lit habituellement dans cette ville sur les plaques de

remerciements au musée, au théâtre ou à l'hôpital. Howard Hughes, le milliardaire, est enterré à Glenwood ; le cardinal de Richelieu n'y déparerait nullement, pas plus que Laurent de Médicis ou Vasco de Gama, mais ma mère à moi n'avait rien à faire là.

Les premiers jours où l'on est mort, tout va très vite. Moi qui me montre en général prudente et scrupuleuse, qui prends garde à ce qui m'entoure, eh bien, la semaine qui suivit la mort de maman, toute ma concentration sembla me filer entre les doigts. Les dispositions mortuaires, les formulaires d'assurance, les coups de fil aux proches me passèrent très loin au-dessus de la tête tels des oiseaux qui traversent un jardin. Je n'ai pas eu de peine, pas une seconde. Candy, si. Elle n'a pas cessé de pleurer. Alors que, de mon côté, je n'éprouvais aucune tristesse. Juste cette difficulté à me concentrer, accompagnée d'une sensation d'oppression dans la poitrine – une chose proche de la colère.

Quand M. Friesen père avait proposé de s'occuper de tout, j'avais commis l'erreur d'accepter. Je redoutais les propositions que risquait de faire Candy en matière de cérémonie : buffet posthume éclairé aux bougies votives, messes noires de minuit, boucles de cheveux et rituels vaudous, Dieu sait quelle horreur encore...

Sur le moment, il semblait plus facile de laisser le père Friesen s'en charger.

Grossière erreur. Ne jamais, jamais, devoir quoi que ce soit à quiconque.

Le temps de me rendre compte que l'ex-patron de maman avait l'intention de la flanquer dans le coin le plus select de Houston – on ne saurait imaginer dernier voyage plus dispendieux –, il était trop tard pour me retourner. Ce fut donc Glenwood, impossible d'y couper, par un superbe après-midi de novembre. La brise marine venue du golfe du Mexique soulevait doucement la poussière, caressant l'écorce blanche des sycomores altiers, agitant les énormes chênes *semper virens* et les pins filiformes dont les branches maîtresses grimpaient vers le ciel comme autant d'éclairs verts. Au milieu de l'herbe à la Vierge, la tombe formait une longue entaille noire de terre 13 retournée. L'ombre d'un feuillage tremblait au-dessus, celle d'un chêne tellement séculaire qu'il avait les branches garnies de mousse et de fougères enracinées dans l'écorce.

William Friesen père, campé devant nous, évoquait le passé à côté de la tombe. Il était pratiquement chauve. Son crâne était couleur purée de pommes de terre – une purée dans laquelle on aurait laissé quelques peaux, étant donné sa cohorte de taches de rousseur et autres tavelures. Il parla tout son soûl.

Comme quantité de nantis, Bill Friesen ne semblait jamais se tracasser sur le fait qu'il risquait de raser son prochain. « En 1958, j'ai repéré une jolie donzelle au comptoir du *Palais des Tartes*, expliquait-il. Je ne songeais pas beaucoup aux filles à l'époque, je passais de longues heures à travailler au bureau... Mais, soudain, elle s'est retrouvée là devant moi, et moi, tout sourire devant elle dans mon beau costume. Je me suis dit que j'avais peut-être une chance. Je me suis avancé pour lui demander si je pouvais lui offrir une part de tarte. »

Nous avons tous entendu cette anecdote quantité de fois. Elle eut l'air d'éveiller quelque chagrin chez Candy, à en juger par les deux larmes qui perlèrent à ses jolis yeux. Pour ma part, je regrettais surtout de ne pouvoir me gratter le mollet là où mes bas me démangeaient.

Le patriarche en chef de Friesen Investissements sourit jusqu'aux oreilles au souvenir qu'il venait d'évoquer. « Elle s'est retournée vers moi. “Ce n'est pas moi que tu épouseras, a-t-elle répondu, alors ne commence pas à te raconter des histoires. Mais si ça te dit tout de même de m'offrir cette part de tarte dont tu parlais, je goûterais bien celle aux noix de pécan.” » Bill s'esclaffa. « Du coup, j'étais coincé, comprenez ? Impossible de faire machine arrière après ça. J'ai commandé la part de tarte, tout en essayant de garder mon objectif à l'esprit. “Pourquoi es-tu si sûre qu'on ne se mariera pas ensemble, ma belle ? Ce serait le début d'une belle amitié.

– Oh, ça oui, nous serons amis, répondit la jeune fille. Mais ton épouse sera une blonde d'un mètre soixante-deux qui aura de petites mains et un joli minois.” Là, elle m'a coupé la chique. Alors, quand la semaine d'après j'ai fait la connaissance de la femme qu'elle avait décrite, j'en suis resté baba ! »

14 M. Friesen adressa un regard affectueux à Penny, son épouse, campée à son côté à l'avant du caveau. (J'ai quinze ans. Je viens de postuler pour un job d'été chez Friesen Investissements. M. Friesen père m'a raconté cette histoire à l'occasion de mon entretien d'embauche. Maman me reconduit en voiture à la maison. « Ce n'est pas la vérité qui l'étouffe, ce vieux barbon ! rigole-t-elle. En fait, j'ai dit : “Ton épouse aura de petites mains, les pieds froids, de l'argent à la pelle et des seins menus qui rebiquent aux tétons.” Pétard, si tu savais comme il a rougi ! Mais ce n'est plus ce souvenir-là qu'il garde aujourd'hui. Il est très doué pour l'oubli, crois-moi. Pauvre Penny. »

Sauf qu'au bout du compte c'était cette pauvre Penny qui se retrouvait debout à côté de la tombe alors que maman gisait au fond.)

« Eh bien, poursuivit le père Friesen, Elena Beauchamp ne s'est pas trompée au sujet de ma femme, et elle a eu raison sur bien d'autres points encore au fil des années. Elle possédait un talent exceptionnel, un

véritable don du Ciel. J'ai appris à prêter une oreille attentive à ses conseils. Ma famille n'a eu que l'occasion de s'en réjouir. » Rien que du vrai là-dedans. Les Friesen avaient acquis leur richesse en suivant les recommandations de maman. Malheureusement, comme elle était encore plus douée pour dépenser que pour gagner de l'argent, nous n'avions jamais connu la prospérité des Friesen. Il doit se cacher une parabole là-dessous. Maman aurait trouvé laquelle. Elle disposait d'une anecdote pour chaque circonstance de la vie.

Sur le devant de la concession, au bout de la terre fraîchement retournée, se dressait la pierre tombale de marbre noir annonçant en lettres d'acier :

ELENA BEAUCHAMP

1933-1995

Il y a des dons

Qui ne se refusent pas

Deux semaines auparavant, l'hôpital l'avait renvoyée finir ses jours à domicile en compagnie d'une infirmière et d'un stock 15 de morphine. La météo était radieuse au-delà du possible. Nous avons déplacé une méridienne du rez-de-chaussée jusque dans le jardin. Maman y avait passé toutes ses journées étendue au milieu des liriopes et des hibiscus, à contempler les lézards qui détalait dans les travées empierrées et à écouter les oiseaux moqueurs.

Au bout d'environ une heure, elle m'avait demandé de lui apporter un verre de thé glacé avec un quartier de citron vert et un trait de vodka. En réclamant aussi un carnet et un stylo, alors que la faiblesse l'empêchait d'écrire. Je lui tins son verre, lui fis absorber le liquide à petites gorgées. Ses lèvres tremblaient, sa tête aussi – son crâne déplumé par les rayons. Ensuite, elle me fit noter cette épitaphe, la lui relire deux fois, puis promettre d'appeler le tailleur de pierre afin que l'inscription soit prête pour son enterrement. Le message m'était destiné, j'en avais bien conscience, mais maman se refusait à l'avouer et je ne posai pas de questions.

Elle est morte l'après-midi où l'entreprise a appelé pour annoncer que la pierre était prête.

Les raffineries drapent l'agglomération de Houston dans un manteau brumeux d'hydrocarbures industrielles, de celles qui embellissent les ciels. Ce jour-là, le coucher de soleil fut magnifique, des enfilades de nuages formant de longs corridors qui viraient au rose pêche dans les hauteurs. Devenus d'un or embrasé, pris de palpitations puis de rougeoiements, ils s'éteignirent dans un firmament du même bleu sombre et lumineux que l'océan.

Ma mère voyait l'avenir. Lorsqu'elle nous demandait des baisers, qu'elle exigeait avec des manières d'impératrice romaine et que nous lui rendions tel un tribut, elle disait « fais-moi un poutou ». Chaque après-midi, elle se préparait des vodkas-tomate qu'elle buvait en ondulant des hanches tout en parcourant en collants le sol carrelé de la maison. Il y avait un blanc dont elle ne parlait jamais dans son existence, entre le moment où elle avait quitté le lycée et celui où elle avait rencontré M. Friesen. Elle avait connu son lot de larmes. Un jour, elle a brisé tous les miroirs de la maison, les réduisant en miettes avec le talon d'un escarpin blanc. Et elle a bien dû me flanquer des centaines de gifles au cours de ma vie, 16 m'entaillant la joue à deux reprises avec la bague de mariage en diamant que mon père lui avait achetée à La Nouvelle-Orléans. Je me rappelle encore ses moindres couleurs de vernis à ongles : perle, rose, carmin, rouge franc, écarlate – et doré aussi, ou argent, comme en portent les femmes noires. Elle mettait une heure à se maquiller. Je me souviendrai toujours de l'odeur de sa laque coiffante. Elle voulait visiter Paris. Elle avait des boîtes pleines de pastels et d'aquarelles et elle me peignait les plus belles cartes d'anniversaire de la terre, de magnifiques hortensias en fleurs, des étoiles de mer couleur sable ou de beaux lavis de chevaux bais, pommelés ou palomino. Elle mentait sans arrêt, à moi, à tout le monde.

Il y a des dons qui ne se refusent pas.

Si. Je refuse.

Après l'enterrement, papa, Candy et moi sommes retournés à la maison attendre les visites de condoléances. J'avais l'intention de passer la serpillière sur le carrelage et de commander à manger, histoire de faire livrer au moins des muffins et du café, mais au lieu de ça, je me suis mise à errer dans la cuisine, où les pots de thym, de sauge et de basilic voisinaient sur l'appui de fenêtre avec les deux menthes touffues dont maman parfumait toujours son thé glacé. Au plafond, des paniers en vannerie pleins d'oignons et d'ail pendus à côté d'enfilades de piments séchés : de longs *chiles* rouges ou jaunes, des piments d'Anaheim verts, ainsi que des *poblanos* (plus sombres, plus arrondis, qui font les meilleurs piments farcis) ; sans compter les *jalapenos* et les *firecrackers*, ainsi que de petits *habaneros* détonants, ces bombes caribéennes aux allures de cerises qui vous explosent dans la bouche.

Laissant là la cuisine, je partis traîner près de la longue table de ferme et des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Je finis par me retourner afin de regarder le haut buffet dans lequel maman rangeait ses Cavaliers.

Toute sa vie, elle avait souffert de possessions. Elle passait certes des jours, des semaines ou même des mois à n'être qu'elle-même. Toutefois, fatalement, l'heure des comptes sonnait tôt ou tard, la forçant à sortir la satanée carte Gold de la magie pour passer à la caisse en contrepartie de ses talents. 17 Elle demandait l'aide des Cavaliers, qui la lui accordaient – moyennant finances. En échange de leurs services, ils pénétraient dans sa tête, l'exilant Dieu sait où afin de parcourir le monde l'espace d'une heure ou deux. Chaque fois que ces petits esprits repartaient, ils laissaient maman paumée, traumatisée, grelottante de fatigue. Elle n'avait jamais le moindre souvenir de ce qu'ils avaient fait ou dit pendant qu'elle les avait dans le crâne. Quelle épreuve ça constituait, enfant, de la voir ainsi écartelée, valdinguant sous l'emprise de l'un ou de l'autre, pour se démener ensuite tel Humpty Dumpty afin de recoller les morceaux restants. Quiconque assistait régulièrement à ce processus affreux ne pouvait entretenir le moindre doute sur la force de caractère de maman. « Il faut plus que du petit plomb pour abattre un zoziau tel que moi », avait-elle coutume de dire – en quoi elle ne se trompait pas.

Les Cavaliers étaient au nombre de six, sans compter la Petite Fille Perdue. Chacun avait des envies différentes. C'était papa qui avait construit le buffet, à la demande de maman ; elle l'appelait son « dresseur ». Derrière les portes de merisier poli se cachaient trois étagères divisées en deux compartiments. Dans chacun, maman avait placé une poupée représentant un Cavalier, ainsi que quelques bibelots et cadeaux. Des offrandes, disons.

La case d'en haut à gauche appartenait à l'Oiseau Moqueur, représenté par une marionnette à gaine, un long gant en cuir sur lequel étaient cousues deux peaux de moqueurs. C'était l'index de maman qui formait le bec : lorsqu'elle ouvrait et refermait la main, les ailes battaient.

Le moqueur polyglotte ne paie pas de mine. Plus gros que le roitelet mais moins que la corneille, il a les ailes rapides comme l'éclair, barrées de blanc. Pourtant son chant est le plus doux de toute la création. Il sifflera le cri des autres oiseaux plus admirablement qu'ils ne savent le faire eux-mêmes. Lorsqu'il se lasse de ce petit jeu, il sait produire un son de portillon qui grince, de porte qui bat ou de linge qui claque au vent.

Quand l'Oiseau Moqueur tirait les ficelles de maman, elle changeait de chant à intervalles réguliers. Elle devenait une cohorte d'autres gens. Par exemple, elle commençait par 18 adopter la voix de papa racontant les plaisanteries récoltées au cours de sa dernière tournée sur les routes de la Louisiane ou de l'Oklahoma en tant que commercial pour American Express. Trois secondes plus tard, elle devenait, mettons, le père Friesen, occupé à parler à l'un de ses courtiers dans l'interphone. Après quoi maman réapparaissait, hilare ; elle se préparait une vodka-tomate, allumait une cigarette. Et puis elle passait à son amie Mary Jo, ou à Greg, le gosse d'en face, ou encore à M. MacReady, notre voisin d'à côté, qui avait ouvert une petite épicerie dans son garage. Il y avait aussi des dizaines d'autres voix que souvent nous, les filles, nous ne reconnaissons pas.

L'Oiseau Moqueur était un imitateur redoutable, si bien que Candy avait pris l'habitude d'entamer la conversation avec lui pour le simple plaisir de se voir reflétée ainsi, comme dans un miroir vivant. Même moi, parfois, je cédaï à cette envie. Il ne se montrait jamais agressif – et quel ravissement d'entendre mon opinion sortir de la bouche de maman ! Mais papa trouvait que c'était manquer de respect à notre mère, alors nous ne le faisions jamais quand il était à la maison.

La case de droite sur l'étagère du haut était consacrée au Prédicateur. Il avait pour poupée une croix fabriquée à partir de deux bouts de manche à balai perpendiculaires, avec un crâne blanc sur le dessus – celui d'un chien. Une veste d'enfant, un haut de costume du dimanche, pendait sur cette croix telle une veste d'épouvantail. Par-dessus le crâne, une vieille sébile, de celles qu'on fait circuler dans les églises baptistes, retournée et portée à la manière d'un chapeau. Le Prédicateur était un Cavalier effrayant, très dur. Il sentait le livre ancien. Cet homme sinistre qui ne parlait que pour exprimer des vérités amères fustigeait les vanités de ce monde. Candy avait appris à cacher son maquillage à compter du jour où il était entré dans notre chambre alors qu'elle avait douze ans et où il avait cassé sans mot dire tous ses crayons à yeux, déversé son vernis à ongles dans le lavabo, écrasé du talon ses rouges à lèvres puis jeté les tubes ratatinés. Maman ne déposait jamais rien d'autre dans le compartiment du Prédicateur qu'une Bible à la couverture en cuir noir.

(Dès l'âge de cinq ans, j'ai compris que ma mère et les 19 Cavaliers étaient des êtres éminemment distincts les uns des autres, sans intersection aucune. Quand un Cavalier se trouvait dans sa tête, elle était complètement partie. Et le Prédicateur avait beau se retrouver dans un corps de femme, il n'en demeurait pas moins tel qu'en lui-même : un homme, dur et froid.)

En dessous de l'Oiseau Moqueur, sur l'étagère du milieu : Sugar. Sugar adorait qu'on la flatte et badinait systématiquement avec la personne la plus attirante alentour – homme ou femme : elle ne faisait pas la fine bouche. C'était ma préférée, même si elle m'ignorait chaque fois que la jolie Candy se trouvait dans la

pièce (ma sœur n'avait pas une tête sinistre, elle, et puis quand maman racontait des histoires de Cavaliers, c'était elle qui se montrait la plus tendre avec la Petite Fille Perdue).

Le fétiche de Sugar ressemblait à une poupée ordinaire, mais dotée d'oreilles de chat pointues et d'yeux constitués d'agates vertes. Elle portait une robe courte en dentelle noire, des chaussures vernies rouges, et elle sentait la pêche.

Chaque fois que Sugar repartait, maman sortait acheter un nouvel oripeau pour que sa petite déesse l'essaie lors de sa prochaine venue. J'ai longtemps cru qu'elle n'avait rien trouvé de mieux comme prétexte pour claquer de l'argent en dessous légers, sauf qu'elle prenait scrupuleusement garde à ne pas tripoter les objets qui se trouvaient dans les casiers et que nous n'avions pas le droit de le faire non plus. Le compartiment de Sugar était un amoncellement de parfums et de tubes de rouge auxquels le Prédicateur lui-même n'osait pas s'attaquer, alors que la vue de ce genre de choses avait le don de le mettre en rogne. Un jour, Candy a tenté d'y stocker une partie de son maquillage pour le soustraire à ses colères. Maman s'en est rendu compte aussi sec et ma sœur a écopé d'un coquard. Plus aucune de nous deux n'a touché quoi que ce soit dans le dressoir après ça.

En dessous du Prédicateur, debout, il y avait Pierrot. Le seul dont la poupée avait été achetée. Maman l'avait trouvé dans une boutique du Vieux Carré, à La Nouvelle-Orléans. Il avait des joues blanches de clown teintées d'un rond rouge. Son nez et son menton étaient effilés et pointus. Un long bonnet, pointu lui aussi, lui retombait sur les yeux. Malgré sa drôlerie, c'était 20 quelque'un de très seul. Il vous laissait tout pantelant de rire certains jours, tout en se montrant parfois cruel, comme la fois où Candy s'était fait une tache de règles sur son pantalon et où il a blagué dessus avec les garçons au centre commercial où nous faisons les courses. Il savait jongler, cracher le feu, et sentait l'essence à briquet.

Dans la rangée du bas, en dessous de Sugar, se trouvait la Veuve, dont le corps était un long tube à essai bouché plein d'araignées sèches. En guise de tête, une pelote rouge – des cheveux d'aiguilles et d'épingles. Elle sentait le tissu brûlé et la crème à inox : une odeur sèche, de cramé, à vous faire tourner de l'œil. Entre tous les Cavaliers, c'est elle qu'on a le moins vue, trois ou quatre fois peut-être en tout autant que je m'en souviens, mais c'est aussi elle que je détestais le plus. Notre foyer l'intéressait au premier chef. Elle donnait des ordres, que nous suivions, mais jamais je n'ai eu l'impression qu'elle nous aimait. À croire que notre famille était une ferme et qu'elle en était la fermière : quelque'un qui vous fauche, vous ensemence et vous égorge comme bon lui semble. Elle n'éprouvait aucune affection envers moi ni Candy ni même ma mère. C'est la Veuve qui a soutiré à papa de quoi m'envoyer à l'université de Rice pour mes études, comme on essore un torchon, alors que j'aurais pu fréquenter la fac publique d'Austin pour beaucoup moins cher, et en quittant la maison, tant qu'à faire.

En dernier lieu, à côté de la Veuve, venait M. Ferraille. Maman l'avait sculpté dans du noyer, et tellement poli qu'il luisait. Il avait le corps longiligne, terriblement maigre, comme une statuette primitive africaine. À ses épaules pendait une cape fabriquée dans des carrés de peau de serpent cousus ensemble par maman. Il tenait une longue lance en os dont le bout se composait d'une crécelle de crotale. M. Ferraille apparaissait toujours dans des remugles de poussière et d'essence et possédait un don prononcé pour les questions financières. Il adorait le calcul. Il exigeait de jouer au bridge ou aux dominos avec quiconque se montrait assez poire pour lui accorder une partie – car il ne perdait jamais. C'était un manipulateur, un être de pur pouvoir. Qui connaissait le prix de tout et la valeur de rien, comme on dit. Dans sa case, maman avait rangé un paquet de cartes, deux dés en os et un jeu de dominos en ivoire dans une boîte en peau de serpent.

21 Il n'y a jamais eu de poupée pour la Petite Fille Perdue, elle n'a jamais eu droit à sa case à elle. Pourtant, maman disait qu'en tendant l'oreille très fort, on l'entendait parcourir la maison pendant la nuit.

Le jour de l'enterrement, je suis restée plantée un long moment devant les Cavaliers qui me contemplaient. Après quoi, non sans crainte, j'ai tendu la main vers les hautes portes du dressoir pour les faire tourner sur leurs gonds. Une merveilleuse légèreté m'a pénétré le cœur et l'âme, me montant à la tête, dès que les dieux de maman ne m'ont plus eue dans le collimateur. J'ai abandonné les tâches auxquelles je m'adonnais pour me glisser en cachette dans le jardin, comme une écolière qui sèche les cours.

Alors que je franchissais les portes-fenêtres, les cris d'oiseaux m'ont assailli. Tous les mois de novembre, autant qu'il m'en souviens, les ciels de Houston s'emplissaient de volatiles, de plus en plus nombreux au fil des années. Quantité d'entre eux s'installaient pour l'hiver ; d'autres, plus abondants encore, se contentaient de passer, voyageurs venus de vos contrées – ces pays obscurs, ces endroits froids où survient l'hiver. Le jour de l'enterrement de maman, les chênes verts jalonnant notre rue bouillonnaient d'oiseaux : geais, cardinaux, bouvreuils, oiseaux moqueurs – et des merles, des merles comme s'il en pleuvait, femelles tranquilles au poitrail olive, mâles tapageurs d'un bleu-noir luisant, couleur charbon : perchés sur le collet des réverbères, huit d'entre eux lorgnaient le sol dans leur robe noire tels des juges saouls.

La plupart des maisons se contentent en général de trois brins d'herbe devant, mais Candy et moi avons passé notre enfance au sein de ce jardin, qui n'hébergeait que par un simple acquit de conscience la maison délabrée, crépie de blanc. Elle avait jadis appartenu à la première épouse de Clark Gable, une femme riche, dans les années vingt. Elle était disposée à l'ancienne manière espagnole : une pièce par étage. Candy et moi étions coincées en haut, à étuver sous la chaleur en été. Maman et papa dormaient au-dessous de nous. Ces deux étages supérieurs étaient flanqués de balcons tout en longueur, au fer forgé taché de rouille, qui grinçaient et oscillaient sous nos pieds quand nous nous balançons dessus, ma sœur et moi.

22 Le jardin avait carrément repoussé la maison vers le coin du terrain. Il tentait sans cesse de s'étaler jusque dans le rez-de-chaussée. Avec la manie qu'avait maman de laisser les portes-fenêtres ouvertes, le dehors se mêlait au dedans, le carrelage intérieur cédant la place au patio dallé, puis aux sentiers qui s'enfonçaient dans la végétation. Ça nous mettait sur un plan d'intimité avec les fourmis, lézards verts et autres moustiques, mais ça en valait la chandelle, selon maman.

À en croire le thermomètre suspendu dans le patio, il faisait vingt-cinq degrés dehors l'après-midi où nous l'avons enterrée. Ma sœur m'attendait, assise à la table en fer forgé sous le bananier. « Comment va papa ? demanda-t-elle.

– Pas la grande forme, je crois. Il regarde le basket à la télé dans leur chambre. »

Avec sa robe de deuil noire toute simple, ses yeux sombres, sa peau pâle et ses cheveux relevés façon danseuse de flamenco, Candy avait l'air d'une jeune veuve mexicaine. Elle désigna sur la table deux petits verres à tequila contenant chacun trois doigts d'un liquide dont la couleur évoquait le Dr Pepper : un brun-rouge foncé, tellement foncé qu'il en était presque noir. Entre les verres reposait l'une des bouteilles d'alcool de maman – recyclée, et annonçant dans l'écriture fleurie que nous connaissions bien, sur l'étiquette en papier qui me faisait face, *Liqueur de moqueur*. Le bouchon était dévissé. « Maman m'a dit d'ouvrir ça quand elle serait sous terre. » Candy avait les yeux rouges. Les larmes avaient laissé des sillons dans son fard à joues.

Je soulevai le verre qui se trouvait de mon côté de la table. Le breuvage dégageait une fragrance des plus curieuses, mi-florale, mi-industrielle, genre bouquet et acier brûlant. « Non, merci.

– Ce n'est pas moi qui l'ai préparé, je te jure. Je ne sais même pas ce qu'il y a dedans.

– C'est encourageant !

– Oh, Toni, bon sang.

– Non. Hors de question. J'ai déjà eu droit à la scène d'adieu. Maman n'a pas le droit d'étendre un tentacule depuis la tombe pour m'obliger à remettre ça.

– Pourquoi tu lui en veux à ce point-là ?

23 – Je ne lui en veux pas.

– Bien sûr que si ! Tu piétines partout comme une furie depuis qu'elle est morte. Pour l'amour du Ciel, Toni, elle n'est plus là ! Elle nous a quittés, Dieu ait son âme. » Candy essuya une larme du bord de son pouce. « Pourquoi tu lui voues encore une telle haine ?

– Qui sème le vent récolte la tempête, répondis-je.

– Mais quelle salope hargneuse tu fais !

– Tu jures trop.

– Va te faire mettre. » La poitrine fabuleuse de Candy s'éleva : elle inspirait profondément. « Je t'en prie, prends une gorgée ! J'ose pas la trahir. Elle te touche pas autant qu'elle peut me toucher moi. »

Tout à fait exact. Ma sœur était la seule à avoir hérité des pouvoirs magiques de maman. Un don plus immédiat dans son cas, mais moins flexible. Aucun des Cavaliers n'avait jamais pris ses rênes. Elle se révélait parfois en mesure de discerner l'avenir, à travers des rêves, des visions – mais avec un bémol bizarre : elle n'anticipait que les événements heureux.

Je levai mon verre afin de faire tomber un peu de cette « Liqueur de moqueur » dans ma bouche. Mordant comme un serpent mocassin. Du rhum, de la fleur de vanille... la même sensation que quand on pose le bout de la langue sur une pile. Le goût des pièces de monnaie qu'on se flanque dans la bouche, bébé.

J'avalai, puis Candy fit de même. « Merci, dit-elle.

– Quand as-tu su qu'elle allait mourir ?

– Il doit y avoir un an. Je ne la voyais plus dans mes rêves.

– Tu as fait combien de rêves heureux à son sujet ? » Je fis rouler quelques gouttes supplémentaires de liqueur dans ma bouche, puis j'avalai. « Ça arrache... Dis donc, tu tiens le coup, toi... ? Par rapport à maman, je veux dire.

– Non... Et toi ?

– Si. »

Maman a toujours préféré Candy. Ma sœur avait été souriante et trognon dès ses premières heures sur cette

terre. Un soulagement intense, étant donné qu'à compter du jour où j'étais née, je m'étais paraît-il montrée colique et grognon. « Pour ta 24 naissance, me racontait maman, tu serais sortie en biais vu la façon dont tu étais placée. Le docteur a été forcé de trifouagner là-dedans. Il t'a extraite avec des forceps gros comme des couverts à salade... et d'un froid ! J'ai cru mourir ! » concluait-elle invariablement avant d'éclater de rire. Moi, j'étais horrifiée.

Lorsqu'elle était de bonne humeur, elle me traitait de « petite ronchon mais fiable ». Elle aimait bien ces mots : « fiable », « se fier », qu'elle prononçait comme on siffle. Quand elle pleurait, c'est-à-dire souvent, je devenais un « pauvre bébé » d'avoir été endurcie de force aussi jeune, mais-heureusement-quej'étais-dure-parce-que-c'était-ce-qu'il-fallait-dans-cette-vie. Lorsqu'elle avait la hargne, j'étais une sale gosse, ou une vaurienne, voire l'enfant la plus détestable qui ait jamais existé.

« Je vais bien, dis-je. Tu as toujours été plus proche d'elle que moi. »

Candy s'escana puis, ayant retrouvé son souffle, s'esclaffa. « Le plus drôle, c'est que tu en es vraiment persuadée !

– Pourtant c'est vrai.

– Ratatata ! »

Je levai mon verre. « À maman. Pourvu que je ne lui ressemble jamais. » Les oiseaux sautillaient et voletaient parmi les branches au-dessus de nous. L'alcool courait dans mes veines, s'y épanouissait telles des fleurs.

Candy étira les jambes, les ôtant de sous la table pour les croiser à hauteur des chevilles. « Cet enfoiré de Carlos. Il aurait dû venir à l'enterrement. »

Carlos, un accessoiriste automobile tex-mex situé à un carrefour étrange entre tuning et magie latino des campagnes, était son petit ami du moment. Un petit gars sec, beau parleur et extrêmement doué côté mécanique, une vraie graine de sorcier. Il avait perdu une oreille dans une bagarre de rue plusieurs années auparavant. Malgré ses traits anguleux, ses tatouages et son petit bouc noir au menton, personne ne l'avait jamais entendu dire un mot plus haut que l'autre à sa mère. Je l'ai vu un jour s'avaler un godet à tequila plein d'huile de moteur afin de gagner un pari.

Candy était sortie avec beaucoup de gars zarbis.

25 En réalité, je trouvais qu'ils formaient un bon couple : Carlos était quelqu'un de sérieux, qualité qui lui faisait défaut à elle, tandis que Candy prenait de façon plutôt sereine les visites occasionnelles de son fiancé au pays des esprits. L'élément le plus notable chez lui, c'était son véhicule, un fourgon mortuaire rénové qu'il avait customisé en oratoire roulant. « Tu l'imagines conduisant la Muertemobile dans Glenwood ? rétorquai-je à Candy. Les gardiens le décanilleraient dans les allées. Sois raisonnable. Je suis sûre qu'il passera à la maison cet après-midi.

– Sa vieille peau de mère ne voulait sans doute pas qu'on le voie en public avec moi.

– Moi non plus, si j'avais un fils, je ne voudrais pas qu'il t'ait comme fiancée. » Je parvenais à avaler de plus grosses gorgées de liqueur à présent que j'avais pris le pli. « Tu sais, parmi tous les élixirs qu'a fabriqués maman, je trouve que c'est le meilleur. »

Candy m'en resservit un verre. « Tu crois que papa était heureux avec elle ?

– Quelle importance ? » La tête commençait à me tourner. Mes pensées se délitait par petites bouffées dans la brise marine, à l'instar des nuages. Une sensation pas déplaisante : l'impression de flotter, sans être assommée du tout. Le doux soleil d'automne mouchetait le jardin. Rien à voir avec la fixité destructrice de l'été, non, une lueur plus incertaine, au doré diffus et changeant, qu'ébouriffaient les branches d'arbre craquant dans le vent tiède, les feuilles mouvantes, les oiseaux tournoyants – cette lumière douce et fugace qui survient en fin de journée, ou de saison...

Je clignai des yeux en prenant conscience que mon cerveau s'était lézardé de nouveau. Des failles béaient entre mes pensées. Quelque chose m'effraya dans ce vide. « Maman n'était pas du genre à rendre heureux, dis-je. Par contre, une chose est sûre : papa ne s'est jamais ennuyé avec elle. Et il ne l'a pas tuée. » Une nouvelle fissure commençait de s'ouvrir entre mes pensées, mais je la repoussai. « Il en a eu pour son argent. »

Candy prit une gorgée. « Ouais, eh ben moi, j'en ai ma claque de Carlos et de la Vieille Peau. Il est temps que je me casse. Je vais graver une nouvelle entaille sur ma crosse. »

26 Une Ford Explorer couleur ciment descendait lentement la rue. Les oiseaux tournoyaient comme des feuilles dans le souffle de son sillage – des oiseaux doublés de leur ombre qui s'élevaient et tourbillonnaient, qui fuyaient le froid, en migration vers quelque contrée du Sud – ce lieu chaud, anonyme et béni où jamais ne survient l'hiver.

Avec un sursaut de terreur, je pris conscience que je m'étais laissée emporter dans l'un des fameux vides entre mes pensées. Ma tête était envahie d'une blancheur qui semblait m'empêcher de réfléchir

correctement. Comme quand on contemple le soleil et qu'il y a un cercle lumineux aveuglant où qu'on regarde ensuite. Sauf que cette blancheur-là était située derrière mes yeux, à l'intérieur de mon crâne, et qu'elle était froide.

« Candy ? Can...? »

Je sentis une main se refermer sur la mienne.

« Toni ? Ça va? » La voix de ma sœur paraissait faible et lointaine, comme sortie d'un téléphone situé dans une autre pièce. Un nuage avait dû passer dans le ciel parce que le jardin s'assombrit brusquement. Un silence s'abattait sur le monde. Les glands tombaient dans la mare sans bruit d'éclaboussure. Je voyais bien les oiseaux dont le bec s'activait, mais plus aucun chant n'en sortait.

« Aaah ! » Je me levai avec maladresse, renversant ma chaise en arrière. *Quid* du bruit de fer forgé se fracassant contre la pierre ?

C'est alors que je sentis l'odeur de la Veuve, crème à inox et tissu brûlé. Là, je saisis ce qui était en train de se passer.

Je fis un pas en arrière pour raffermir mon équilibre. Mon pied droit s'abaissa puis se figea en l'air. Une zone de blancheur froide me remontait le long du genou. Je poussai un cri, soulevai la jambe. Ça reflua quelque peu.

« Toni, Toni, qu'est-ce qui ne va pas ? » Je chancelai. Dès que mon pied droit fut posé sur les dalles de pierre, il se figea de nouveau. Je me retrouvai vissée au sentier du jardin. La blancheur se précipita jusqu'en haut de ma cuisse, s'épanouit en moi comme une flamme qui dévore un bout de papier. Je m'efforçai de hurler, sauf qu'aucun bruit ne sortit. Folle de peur, à présent, je me précipitai en tous sens sous mon crâne, 27 mais il y avait trop de blancheur partout. De très loin, j'entendis Candy murmurer : « Oh, bon sang, Toni ! Je sens son odeur qui arrive ! » Puis la blancheur explosa dans ma tête, et la Veuve survint.